

FACÉTIES

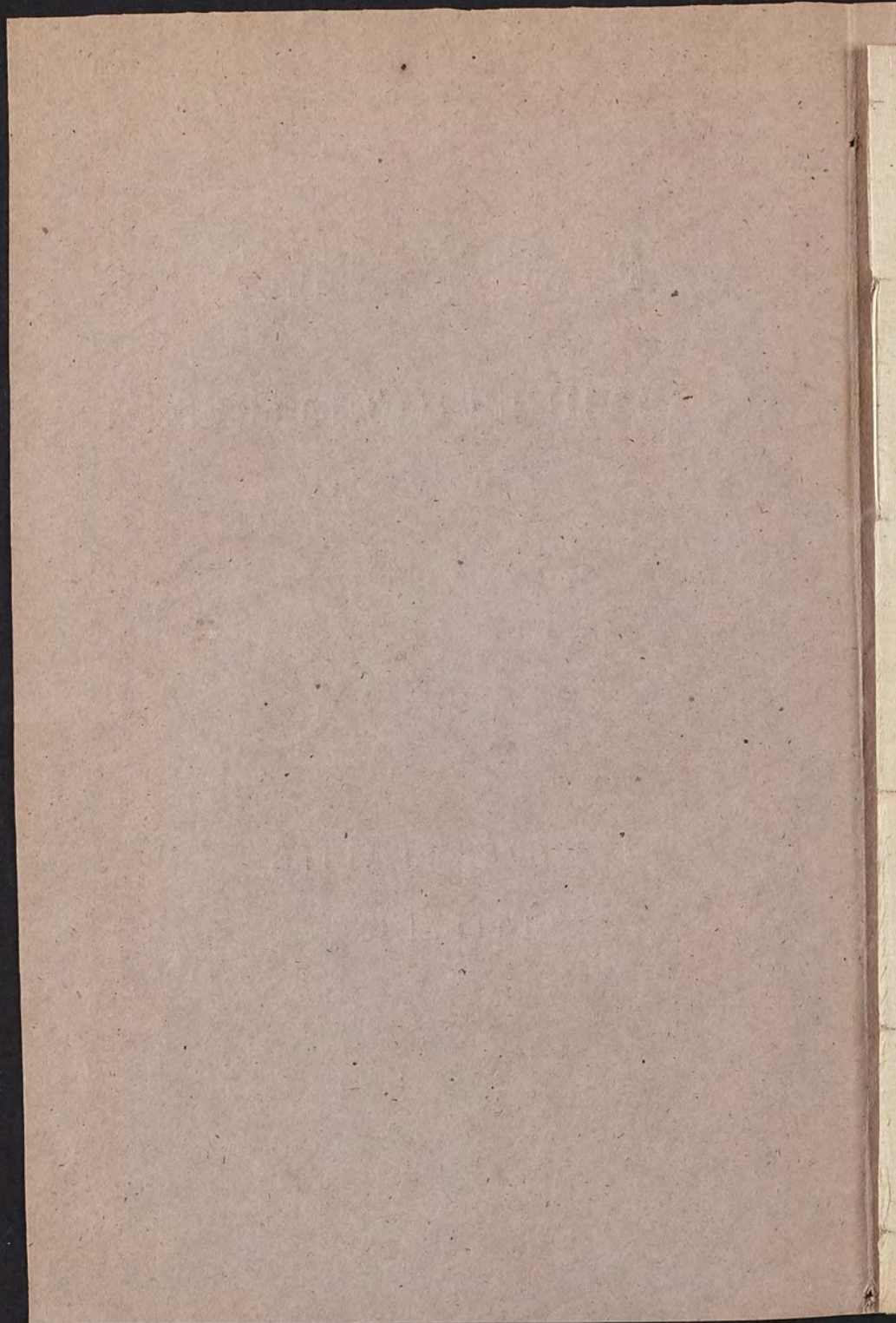
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou





M O T I O N
DE LA PAUVRE JAVOTTE,
DÉPUTÉE DES PAUVRES FEMMES,

*Lesquelles composent le second ordre du Royaume
depuis l'abolition de ceux du Clergé & de la
Noblesse.*

Veut-on forcer les femmes que le sort priva
de tout, à voir dans la corruption des mœurs
l'unique ressource qu'on leur laisse ? (page...)



A P A R I S ;

1 7 9 0.

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

NOTION

AVERTISSEMENT.

IL est bien étonnant que les mille & un Journaux qui instruisent tous les jours le public, en disant tous la même chose, n'aient point parlé de la Motion de la pauvre Javotte, ni de son admission au nombre des Représentans de la NATION. Nous nous empressons de réparer cette négligence offensante, qui pourroit allumer une guerre civile entre les pauvres femmes & les pauvres Ecrivains : guerre d'autant plus redoutable, qu'on fait, par la Campagne de 89, combien les Gens de plume se battent moins philosophiquement que les Gens d'épée.

AVERTISSEMENT

Il est bien connu que les mille &
un Jours qui insistent tous les
jours le public en dilant tous la ma-
me chose, n'ont point de la
raison de la partie. Mais ni de
son acquisition au nombre des Jours
tenants de la Nation. Mais nous en
venons de réparer cette négligence
officiante, qui pourrait élever une
grande école entre les pauvres femmes
et les jeunes filles : c'est de leur
tant plus redoublé, qu'on leur a
la Campagne de 89, combien les Gens
de plume le sentent moins philosophi-
quement que les Gens d'épée.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

DE LA PAUVRE JAVOTTE,

MESSIEURS,

Vous me faites l'honneur de m'admettre parmi vous : je vois que vous êtes douze cens pour représenter une moitié de la Nation , & je suis seule pour repondre à la confiance de l'autre : néanmoins , Messieurs , je vous assure que je ne suis nullement intimidée.

Mes instructions sont fort simples , & je ne me propose pas de les outrepasser. Je tiens mes pouvoirs de mes Commettantes , & je n'en prendrai pas de la philosophie. Vous me permettrez seulement de faire précéder ma proposition par une petite histoire , comme vous

avez fait précéder vos décrets par la Déclaration des Droits de l'homme.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il me sera facile de vous faire comprendre que la Révolution n'a rien fait pour les pauvres femmes ; que l'inégalité des avantages perpétue à leurs dépens l'aristocratie masculine ; & que, forcées de voir en vous le sexe à privilèges, elles se considèrent comme le second ordre du Royaume, depuis l'abolition de ceux du Clergé & de la Noblesse. — Venons à mon histoire.

Je suis née dans une Province dont je ne fais plus le nom (1) ; mes parens qui étoient fort pauvres, faisoient beaucoup d'enfans ; & nous, qui étions beaucoup à table, nous faisions mauvaise mine. Autour de notre misérable chaumière vivoient plusieurs de ces impertinens privilégiés, qui, en dépit de la philosophie, jouissoient de droits que leurs ancêtres avoient acquis en élevant la Monarchie Française. L'un d'eux fait mon pere Concierge de son château ; la femme d'un autre retire chez elle ma mere ; un autre encore (ces Nobles

(1) Cela arrive à beaucoup de gens depuis quelque
temps.

avoient la fureur de protéger !) transformes trois freres déguenillés , affamés & polifons ; l'un en Commis fort bien vêtu ; le second en Garde chaffe fort bien nourri ; & le cadet en Séminariste fort bien moriginé. Il me restoit encore une pauvre sœur bossue , & un vieux oncle tonsuré ; la premiere désespéroit de trouver un mari , le dernier désespéra de trouver un bénéfice ; une bonne Marquise qui ne pouvoit pas faire l'impossible , mit ma sœur dans un couvent , mon oncle à la tête de sa Paroisse , & moi à la tête du ménage de mon oncle.

Un beau jour (on eût dit que c'étoit par enchantement !) nous nous trouvons tous loin des maux qui avoient assiégé notre vie entiere ; contens , heureux , déjà consolés du passé ; & , ce qui est si doux après des jours sans espérance , rassurés sur l'avenir. — Que nous étions pourtant à plaindre ! Ces Grands qui nous faisoient du bien , n'étoient pas nos égaux.

Mais voici comment nous connûmes les Droits de l'homme.

Le château du bienfaiteur de mon pere est philosophiquement pillé.... plus de Régisseur ; la protectrice de ma mere est patriotiquement

contrainte à fuir.... plus de retraite ; on met religieusement le feu au Séminaire où mon frere cadet sert Dieu..., il s'enfuit sans foutane ; on abat républicainement la barriere où mon frere aîné sert le Roi.... il se fauve en chemise..... ; trop heureux si le troisiéme , qui servoit aristocratiquement les lapins, eût pu faire comme les deux autres ; mais le pauvre diable avoit du plomb démocratique dans les jambes !

Temples , Autels , refuges de la pudeur , Ministres de la Religion , rien n'est respecté : ma triste sœur ne sauve un reste de vertu qu'en faveur de sa triste taille ; & mon saint oncle ne conserve un reste de vie qu'à l'aide d'une queue de Grenadier : chacun court comme il peut, en criant : VIVE LA NATION.

Une belle nuit (car il y avoit beaucoup de lampions dans les rues) , nous nous retrouvons tous sur le quai qui conduit à la Greve , pere , mere , freres , oncle , sans feu ni lieu , ni pain , ni secours , ni espérance ! — C'étoit un superbe moment ! car nous étions les égaux de tous les Grands , qui ne feront plus de bien (1).

(1) Avec quoi le feroient-ils ?

Cependant , comme nous avions faim ; nos fronts se baïssaient humblement devant quiconque voulut jeter quelques liards pour soulager notre misere ; & nous nous disions : ce n'est pas assez d'être les égaux des Grands , il faut trouver du pain.

Mais comment en trouver ? La Philosophie l'avoit ôté à tout le monde. — Allons demander au Gouvernement , dit mon oncle ; une bêche & 20 f. ; car encore faut-il qu'on vive , quoiqu'on ait été pillé , grillé , étrillé , & qu'on fache les Droits de l'homme.

Mon pere , mon oncle & mes freres allerent demander du travail ; ils l'obtinrent avec bien de la peine. Ma mere , ma sœur & moi , nous en demandâmes aussi ; on nous dit qu'il n'y en avoit point pour les femmes. — Il n'y a donc pas des femmes pauvres dans cette Ville , demandai-je ? Il n'y a que cela , répondirent mille voix autour de moi , dans toutes les rues , a toutes les portes , aux promenades , aux Districts , devant les Spectacles , devant l'Assemblée Nationale ; vous n'arrivez nulle part sans percer au travers de nos lamentables groupes , sans vous sentir presser de nos défaillantes mains , sans emporter jusqu'au fond de votre ame , nos

cris, nos pleurs, nos supplications, nos reproches : ah ! c'est bien triste, c'est bien triste pour une magnifique Ville , où il y a tant de plaisirs, tant de charités, & tant de gens qui font des loix !

C'étoient mes nouvelles compagnes qui parloient. Je les considérois. Que d'objets dignes de pitié m'environnoient de toutes parts ! — Oui, c'est bien triste, répétais-je, c'est bien triste ! Et la facilité des aumônes même, est bien triste (1), dès qu'elle n'encourage qu'à l'oisiveté. Le regard d'une femme que j'aperçus à ma droite, & dont l'expression avoit à la fois quelque chose de sévère & de touchant m'arrêta. Vous venez d'entendre, me dit-elle, que l'Etat ne fait rien pour nous ; dites-moi ce qui peut suppléer à son oubli ? Est-ce à la charité qui fait l'aumône que doit se confier le soin de tant de milliers de Citoyennes ? Ne peut-on devenir utile à la société que par la force ? Votre pere & vos freres travaillent ; sans ce secours ils périroient : vous avez les

(1) Elle que trop nécessaire en France ! L'humanité des François semble vouloir racheter les torts de leur Gouvernement.

mêmes besoins qu'eux ; mais le Gouvernement n'a pas les mêmes soins pour vous. Où l'on ôte à la fois , appui , moyens , & jusqu'à l'espoir , sans lequel il n'est point de courage ; nommez-moi des ressources ?

Ma mere , répondis-je , fait la toilette & tout ce qui concerné les modes ; ma sœur fait faire de la dentelle & des robes ; je fais coudre & broder. Vous savez , me dit une pauvre vieille qui étoit à ma gauche , tout ce qu'il faut pour aller à l'Hôpital. Les brodeurs font banqueroute ; les Marchandes de modes ferment leurs boutiques ; les Couturieres renvoient les trois quarts de leurs Ouvrieres , & les femmes de condition n'auront bientôt plus des femmes de chambre. Une pauvre Couturiere ne gagnoit pas même , dans le bon tems , de quoi s'acheter des souliers ; & celles qui avoient de beaux pierrots , avoient de sots amoureux ; mais tous ces pierrots , ma chere enfant... Je veux , l'interrompis-je , être honnête & travailler. — Vous mourrez de faim. J'espere que non ; mon oncle m'a donné une bonne éducation ; j'avois une assez belle main , & j'ai appris tout ce qu'il faut pour être employée dans une maison de Commerçant. — Il n'y a que les hommes qui soient employés dans les maisons de Commer-

çant. — Je copie fort exactement de la musique. — Il n'y a que des hommes qui copient de la musique. — Je me suis encore beaucoup appliquée au dessin, même à la peinture. — Il n'y a que les hommes qui sachent le dessin & la peinture (1). — Je pince la harpe, la guitare, je touche passablement le clavecin, je donnerai des leçons à de jeunes Demoiselles. — Il n'y a que les hommes qui donnent des leçons aux jeunes Demoiselles. — Eh bien, repris-je, impatientée, si les hommes font tout ce que les femmes feroient beaucoup mieux à leur place..... Je vois pourtant des Bureaux d'Ecrivains, & j'écrirai comme ces hommes. — Avez-vous de l'argent pour payer une maîtresse? — On va les abolir. On va ! on va ! répéta ma vieille. Eh oui ! nous serons fort bien par tout ce qui va venir; mais en attendant, tout ce qui est venu nous tue.

Les hommes, reprit ma voisine de la droite, sont favorisés du Gouvernement dès le commencement de leur vie : nous en sommes abandonnées jusqu'au dernier terme de la nôtre. Il

(1) Cela est tout naturel, puisqu'il n'y a des Ecoles de dessin que pour eux.

Y a plusieurs écoles gratuites pour eux : il n'y en a presque point pour nous. On songe à leur donner des talens : on ne veut nous apprendre que le Catéchisme.

Nous espérons que les Représentans de la Nation, qui sont venus pour corriger les abus, s'occupoient un moment de notre sort ; mais ils n'ont encore pu songer qu'aux Juifs & aux Comédiens.

Pendant qu'elles parloient ainsi, une pensée affreuse accabloit mon ame. Veut-on forcer les femmes que le sort priva de tout, à voir dans la corruption des mœurs l'unique ressource qu'on leur laisse ? Je me hâtai d'éloigner cette cruelle idée. La charité éclairée, dis-je, sera donc venue à notre secours ; elle aura formé des établissemens consolans pour celles de nous qui ne craignent ni fatigues, ni veilles, qui ne frémissent qu'à l'idée de l'opprobre. Une espece de fantôme dont la voie lente & foible arrivoit avec peine jusqu'à moi, répondit : je connois de ces établissemens consolans ! — SEPT SOLS, voilà ce que j'y trouvai pour éviter la mort... SEPT SOLS y font le salaire d'une tâche journaliere à laquelle je n'ai jamais pu suffire... Travailler pendant dix-huit heures, sans repos,

sans relache..... Dévorer en hâte l'insuffisante nourriture que peuvent procurer SEPT SOLS !... Et sous un toit entr'ouvert , sur de la paille humide, voir arriver un nouveau jour , de nouveaux efforts.... & point de nouvelles forces ! — Ah ! dites-moi, dites-moi s'il faut éviter le tombeau pour trouver pareille charité !

Je m'arrête..... Non, je n'essayerai pas , Messieurs , de rendre ce que j'éprouvois. A l'aspect de ces yeux éteints dans les larmes , de ce front sillonné par de longues années de douleurs , mon ame put à peine contenir ses mouvemens : il me sembloit qu'elle voulût s'agrandir pour pouvoir embrasser tous les maux dont l'image étoit si multipliée devant moi. — Ah ! vous ne l'avez jamais vue, vous qui voulez assurer le bonheur de votre Patrie ; vous dont nous voulons bénir les travaux infinis ! Mais tant que de toutes parts , s'élève le cri : nous allons périr ! cette Patrie n'en jettera qu'un dans vos cœurs : conservez mes enfans. Laissez , laissez-donc tomber un regard sur ces nombreuses victimes ; les unes répandues sous vos yeux avec leurs larmes & leur désespoir ; les autres cachant dans le sein de la plus avide indigence un inutile courage : toutes accusant l'oubli des législateurs de tous les tems.

Quoi ! nous avons vu le patriotisme prodiguer les soins & les récompenses pour qu'il se trouvât des délateurs & des coupables , & nous ne verrons pas un Patriote s'honorer du plus beau soin de conserver à l'Etat des Citoyennes ? — Eh ! si la nature nous fit les plus foibles ; elle indiqua donc à l'humanité où il falloit multiplier les secours , aux Loix , où il faut faire trouver des ressources ; Elle dit à tous les cœurs : protégez le sexe en qui j'ai mis les plus douces vertus ; parce qu'en même tems que ses moyens sont plus bornés , ses devoirs sont plus étendus ; parce que de lui dépendent les mœurs ? parce qu'enfin c'est dans ce sexe qu'est le titre de mere... de mere , ô Patrie ! le plus cher , le premier à tes yeux , & que tu perds encore plus quand nous cessons d'être honnêtes , que quand nous cessons d'exister.

Voilà , Messieurs , ce que j'avois à vous dire , & voici le vœu de vos Concitoyennes infortunées : j'ai voulu le renfermer dans une Motion qui ne fît perdre du tems à personne. Pardonnez un peu de singularité à une femme.

MOTION DE LA PAUVRE JAVOTTE.

QUE l'Assemblée Nationale daigne s'occuper du sort des pauvres femmes.

